

QUINOA

Trimestriel de l'asbl Quinoa, ONG d'éducation au développement / 73 rue Bosquet, 1060 Bruxelles, Belgique / Tel 32 2 534 48 82, Fax 32 2 537 96 61, E-mail quinoa@arcadis.be / Bureau de dépôt: Bxl 05 / Prix 30 fb / 5 ff

EDITO/ FIKAMBANANA QUINOA?

Fikambanana signifie "régime de bananes" en langue malgache. C'est le terme que l'on utilise à Madagascar pour désigner une association. Cette image, à la fois poétique et rafraîchissante, est invoquée pour synthétiser la notion trop abstraite d'association. Une décennie d'expérience sur les sentiers escarpés de l'immersion et de projets avec des communautés du sud de la planète, nous a permis de comprendre la difficulté de traduire certains concepts dans la langue de nos partenaires locaux. Cette expérience de terrain nous aura aussi éveillé à la conscience du champ de possibles qu'ouvre le dialogue de nos diversités.

Ainsi, "Chantiers Jeunes", l'appellation choisie à l'origine par notre association, s'avéra intraduisible dans d'autres langues. Talleres Jovenes ou Obras Joven en espagnol, Workshops ou Workcamps en anglais ne renvoient pas à la même réalité, mais évoquaient davantage l'atelier mécanique ou les camps de travail, quand ils n'évoquaient pas les stages pour futurs entrepreneurs en bâtiment... Cette appellation offrait par ailleurs un regard restrictif sur les différentes activités menées par l'ONG dans le domaine de l'éducation au développement (à savoir, les formations, les journées Nord-Sud, les publications, etc).

Quinoa, terme invariable dans toutes les langues, est une plante de l'Amérique andine, dont l'importante valeur nutritive est de plus en plus reconnue dans d'autres régions du monde. Interdite jadis par les conquérants espagnols, soucieux à la fois d'éradiquer le culte qui s'attachait à cette plante sacrée et de consacrer ces surfaces à des cultures de chez eux, elle est devenue aujourd'hui un symbole de la résistance et de la renaissance des cultures amérindiennes. Avoir choisi cette appellation signifie pour nous adopter un autre type de langage à l'égard du Sud.

L'équipe de Quinoa

1 Notion difficile à délimiter, le langage trouve différentes approches selon le point de vue de la philosophie, de la psychanalyse ou de la sociologie. Le terme est généralement employé au sens de langage verbal – presque synonyme de langue. Nous l'entendrons ici dans le sens d'un ensemble de moyens d'expression d'une communauté ou d'un groupe social (en y incluant les symboles ou la gestuelle).

2 Hormis le cas de langues locales promues au rang de langues nationales dans le cadre de politiques de décolonisation culturelle, la plupart des Etats anciennement colonisés ont adopté la langue de leurs ex-métropoles pour langue officielle et langue de leur administration.

3 Ces incompréhensions ne sont autres que les manifestations du "choc interculturel", qui figure parmi les thèmes principaux de nos week-ends de formation. Ce phénomène inhérent à toute rencontre avec "l'autre" est une mise à l'épreuve de nos repères culturels, un ébranlement que l'on ressent lorsque nos outils de communication et de compréhension habituels deviennent inefficaces dans un contexte culturel différent du nôtre.

LANGUES DU BOUT DU MONDE



Miroirs des cultures, marqueurs des identités, les langues figurent sans nul doute la plus singulière traduction de la diversité et de l'unité de l'espèce humaine. Le langage¹ est en effet une faculté propre à l'homme. Il lui permet d'exprimer et de communiquer sa pensée au moyen de signes vocaux ou graphiques. Toute culture s'exprime par une langue. Chaque langue transmet à ses locuteurs des formes d'expression et de pensée, une manière particulière de se représenter le monde.

L'humanité parlerait actuellement près de 6000 langues, dont une petite centaine seulement accède à l'usage de l'écrit. La majorité demeure des langues à tradition orale. Le passage à l'écriture est pour chaque langue un moyen supplémentaire de fixer, de diffuser ou d'accroître l'influence de sa culture. Toutefois, le fait d'être une culture à tradition orale ne confère pas un caractère rudimentaire ou primitif à une société donnée. "L'oralité" est également porteuse d'un potentiel culturel remarquable. Des œuvres culturelles complexes – telles que l'épopée sanskrite du Mahâbhârata (de plus de 200 000 vers), le Popol Vuh des Mayas Quiché ou l'épopée de Soundjata au Mali – ont fait l'objet d'une transmission orale par des générations de chantres et de bardes avant de connaître une consécration écrite. Bien de cultures orales – ou

que de ce que sont les sociétés.

La civilisation de masse, la société de consommation et de production industrielle tendent à privilégier un petit nombre de langues majeures, celles des médias les plus puissants. Nombre de parlés maternels² moins diffusés, moins valorisés ou moins "valorisants" cèdent chaque jour le pas face à quelques langues dominantes, auxquelles s'attachent le prestige et les priviléges, l'esprit d'ascension sociale ou la vision d'une maîtrise de la modernité. Swahili, Tagalog, Diola, Cakchiquel, Fon, Aymara représentent des millions de locuteurs. Combien de ces langues nous sont familières avant que nous n'ayons franchi nos frontières? Que savons-nous des richesses culturelles qu'elles véhiculent?

LANGUES ÉTRANGÈRES, LANGUES ÉTRANGES OU LANGUE AU CHAT?

Langues et langages peuvent être un lieu privilégié de la découverte de soi et des autres, une source d'enrichissement. La confrontation avec la langue d'autrui peut apporter un éclairage pertinent, sur notre propre identité et sur nos conditionnements. Parler une langue, c'est en effet prendre avec soi une vision du monde que celle-ci véhicule. Langues et langages peuvent tisser des

ponts, mais les mots peuvent parfois poser des voiles qui masquent. Notre langue maternelle – celle dans laquelle nous sommes immersés et qui nous possède souvent plus qu'on ne la possède – est le premier lieu à partir duquel se forgent et s'articulent nos jugements sur les autres et sur nous-mêmes. Aussi, la barrière des mots et du sens figure parmi les défis et les enjeux majeurs de la rencontre avec d'autres cultures, notamment lors de séjours d'immersion.

Bien des incompréhensions³ peuvent naître de la méconnaissance de l'autre, entendu comme celui qui ne possède pas la même culture ou la même identité sociale que soi. Savoir que les langues véhiculent des représentations du monde, nous permet de comprendre que celui qui ne partage pas ma culture, pense dans sa langue maternelle, même s'il dialogue avec moi dans ma propre langue! La transcription littérale ou la transposition d'un terme hors de son contexte social peut réservier bien d'équivoques. L'usage du terme "collaboration" pour désigner notre démarche auprès de notre partenaire en Palestine, s'est avéré offensant, dans le difficile contexte du conflit israélo-palestinien, comme il a pu l'être chez nous au sortir de la dernière guerre.

Il n'est par ailleurs pas inutile de rappeler que les registres de la langue sont multiples au sein d'une même aire culturelle. Nous changeons notre manière de parler en fonction de l'identité sociale de notre interlocuteur. On ne parle pas de la même façon dans les cabinets ministériels et dans les cités de banlieues.

Les embûches à la communication peuvent également se manifester au niveau du langage non verbal. Langues et langages sont souvent indissociables de la gestuelle. Des simples gestes du quotidien au rapport à l'espace, la gestuelle n'est pas toujours commune à tous les peuples. Le geste de dire "oui" en inclinant la tête de bas en haut et "non" en la tournant de droite à gauche n'est pas universel et peut même signifier l'inverse dans d'autres cultures. Comme c'est le cas dans différentes cultures d'Orient! Le simple fait de se laver les cheveux, un acte aussi anodin du quotidien peut s'interpréter comme un signal événementiel inattendu dans un communauté d'accueil [cfr. Drôle d'histoire de cheveux, p. 3].

Nos différences ne sont cependant pas absolues, nous pouvons apprendre la langue d'autrui et réciprocement. Chaque langue marie le particulier et l'universel. En entrant dans une langue nous pouvons approcher les représentations qu'elle véhicule. Nos singularités ne sont pas un obstacle, mais une invitation au dialogue...

Michel Luntumbue, Quinoa

MONDES AU BOUT DES LANGUES



QUAND LES PARENTS NE VEULENT PLUS TRANSMETTRE

La survie d'une langue qui n'est plus parlée que par quelques vieillards est une cause perdue. La notion de 'langue en danger' est une notion ambiguë, et graduée. Le déclin indubitable de l'importance internationale du français, par exemple, n'en fait pas une langue en danger, contrairement aux dialectes qui ne sont parlés que par de petits groupes (quelques centaines de personnes ou moins) et sont soumis à une forte pression par une langue dominante. Cela dit, la disparition n'est pas directement issue d'une situation de domination sociolinguistique, mais elle est programmée à partir du moment où s'arrête la transmission. Quand les parents bilingues considèrent que le meilleur service qu'ils peuvent rendre à leurs enfants est de ne leur parler que dans la langue dominante qui garantit leur ascension sociale.

Face à ces situations, on peut se demander s'il faut maintenir la diversité linguistique. En tant que linguiste, je dis oui: pour comprendre l'esprit humain, on a besoin de connaître l'ampleur et les limites de la variation linguistique. En tant que citoyen aussi: l'uniformité est un danger. Mais d'autres citoyens diront que le maintien des langues minoritaires menace l'Etat, la cohésion sociale et l'égalité des citoyens. Pourtant, le monolingisme n'est pas une garantie de paix civile. A l'opposé d'une Suisse qui gère honorablement son quadrilinguisme, quatre des conflits les plus sanglants de ces dernières décennies – Ulster, Liban, Yougoslavie, Rwanda – se sont déroulés entre des gens qui partagent la même langue.

On voit, aux Etats-Unis notamment, des projets pour faire survivre ou revivre des langues minoritaires [...] Si l'Etat veut préserver des langues, il doit créer les conditions d'un bilinguisme équilibré et apaisé: ne pas faire honte aux locuteurs et maintenir des espaces d'utilité à la langue. On peut aussi citer des démarches très intéressantes, comme la traduction de la Constitution colombienne de 1991 en sept langues indigènes. Au sein des communautés concernées, elle a suscité des débats très animés. Notamment sur la manière de traduire en langues indigènes des hauts plateaux ou de la forêt, des notions comme loi, souveraineté, autorité, droit, liberté, Etat, pouvoir ou justice.

*Michel Launey**

COMMENT VIVENT ET MEURENT LES LANGUES?

Depuis que l'homme a commencé à parler, il y a un ou deux millions d'années, des langues sont nées, ont évolué et sont mortes. Il y a trois ou quatre siècles, avec la colonisation de la planète, le brassage et l'affrontement des langues se sont intensifiés, le rythme de changement des idiommes s'est accéléré. Ces dernières années, avec la diffusion mondiale des nouveaux médias, la compétition entre grandes et petites langues est devenue encore plus rude. Que va-t-il se passer? Tous les jours, des langues disparaissent, mais dans cent ans de nouvelles seront apparues: de nouveaux anglais, des dialectes français d'Afrique, des créoles dans l'océan Indien, des idiommes européens. Et encore des dizaines d'autres langues, que nous n'imaginons même pas.

LANGUE DE FEU ET LANGUE DE BOIS

Qu'est-ce qui fait qu'une langue change? Très souvent des événements économiques ou politiques.

Les invasions des peuples venus des steppes au nord de la mer Noire il y a 6000 ans, sont à l'origine de la parenté des langues parlées aujourd'hui en Europe (les langues indo-européennes). La langue basque est une des traces linguistiques laissées par leurs prédecesseurs. Les peuples venus des steppes ont également hérité des peuples autochtones, de nombreux termes inexistant dans leurs propres langues; les noms des poissons de mer, par exemple. [...]

La transformation de la langue peut aussi être le résultat direct d'une décision autoritaire. C'est notamment le cas de la langue turque. Quand Ataturk prend le pouvoir dans les années 20 et décide de moderniser l'empire ottoman, il s'attaque à la langue. En trois ans, l'alphabet arabe est remplacé par l'alphabet latin. Puis le vocabulaire est dépourvu de tous les mots hérités de l'arabe ou du persan, aussitôt remplacés par des mots empruntés au français, à l'anglais et aux dialectes ruraux de Turquie. Par conséquent, un intellectuel turc d'aujourd'hui, est incapable de lire un journal du début du siècle!

La division d'un pays est une autre source (politique) de l'évolution d'une langue. Il y a le cas du serbo-croate bien sûr, mais aussi celui du tchèque et du slovaque ou de l'hindi et de lourdou en Inde. En effet, l'hindi et lourdou étaient à l'origine une seule et même langue, que les hindous écrivaient en devanagari et les musulmans en caractères arabes. Les premiers empruntant des mots au sanskrit, les seconds à l'arabe et au persan. Lors de la partition de l'Inde en 1947, les musulmans se sont regroupés au Pakistan. Depuis, les deux langues s'éloignent l'une de l'autre.

Dans la plupart des cas, les langues sont soumises à des forces contradictoires. D'un côté, l'uniformisation et de l'autre, une tendance universelle qui résiste à tout: la fabrication par chaque communauté d'une langue à soi.

*D'après Nathalie Levisalles**

QUAND L'AFRIQUE DÉTEINT SUR LE FRANÇAIS...

Si l'on observe la pratique du français en Afrique, on constate un double phénomène: d'une part, la création de termes et d'autre part, la transposition de structures mentales calquées sur les langues africaines.

Dans certaines langues africaines, la polysémie est fréquente: un seul mot peut signifier plusieurs choses et même une chose et son contraire. "Prêter" peut signifier à la fois prêter et emprunter. [...]

La famille africaine se compose en général des parents, des fils avec leurs femmes, et des petits-enfants élevés ensemble dans la concession. Il n'est fait aucune distinction entre le frère et le cousin. Ainsi, en bambara, le mot *koroké* signifie aussi bien frère ainé que cousin ainé. En français d'Afrique les gens disent: "c'est mon frère", mais ça veut dire aussi bien: "c'est mon cousin". Lorsqu'ils veulent se faire comprendre d'un Français, les Africains disent donc: "c'est mon frère, même père-même mère". [...]

Comparés avec la version 'standard' de la langue, le français de Marseille et celui de Libreville comportent des différences fondamentales. Le français marseillais se distingue notamment par l'accent et par son lexique. Les deux venant du provençal. La différence avec le Gabon, c'est que la langue qui a changé le français de Marseille - le provençal - ne se parle plus. Alors qu'au Gabon, les langues qui marquent le français de Libreville sont encore là, et bien vivantes.

*D'après Jean-Louis Calvet**

On peut distinguer trois types de langues en Afrique. D'abord, près de 1000 langues parlées par des groupes plus ou moins importants. Viennent ensuite, les langues véhiculaires – swahili, bambara, lingala, etc. – que les groupes d'origine différente utilisent pour communiquer sur les marchés, les routes et les fleuves. Enfin, les langues officielles de l'administration, introduites par la colonisation – français, anglais, portugais – qui sont utilisées par 10 % de la population.

LE SAVIEZ-VOUS?

47

C'est le nombre de pays pour lesquels l'anglais est une langue officielle ou privilégiée. Viennent ensuite le français (30 pays), l'arabe (21 pays), l'espagnol (20 pays), le portugais (7 pays), l'allemand (5 pays) et le swahili (5 pays).

800 MILLIONS

C'est le nombre de personnes qui parlent le mandarin comme langue maternelle. On peut ajouter les 200 millions de personnes qui le parlent comme deuxième langue. Viennent ensuite l'anglais (350 + 250 millions) et l'hindi-ourdou (350 + 100 millions).

900

Sur ce nombre de langues amérindiennes, plus de la moitié sont parlées par moins de 1.000 personnes. Mais le quechua et l'aymara (Andes), le guarani (Paraguay et Argentine) et le nahualt (Mexique) dépassent chacun le million de locuteurs.

ETOILE

D'une langue à l'autre, on retrouve les racines indo-européennes. "Etoile" (ou "astre") se dit *setare* en persan, *tara* en bengali, *esdgh* (prononcer "asre") en arménien, *star* en anglais, *Stern* en allemand, *stered* en breton et *estrella* en espagnol.

*Nathalie Levisalles**

LE GÉNOCIDE DES LANGUES

Le bombardement des médias électroniques, particulièrement la télévision, l'éducation normalisée et la banalisation des moyens de transport, vont détruire dans le prochain siècle entre 70% et 90% des langues du monde. Dejà la langue eyak de l'Alaska n'a plus que deux locuteurs, le mandarin six, l'iwora cinq. Seules deux personnes conversent encore en sireniki, la langue esquimaux, et une dizaine au plus parlent le caucasien ubykh, le langage qui a le plus de consonnes. En Alaska, deux langues esquimaudes sur vingt sont encore parlées par les enfants, dans le Nord de la Russie, trois des trente langues répertoriées sont encore vivantes chez les jeunes. En Australie, 90% des 250 langues aborigènes sont moribondes, vraisemblablement exterminées par l'anglais. En Amérique du Sud, l'espagnol et le portugais sont moins meurtriers: entre 17% et 27% (seulement!) des langues sont en voie d'éradiation. [...]

"Les langues du monde"

Journal Quinoa ?

Le nom de notre trimestriel est celui d'une plante merveilleuse de la culture andine dont l'Occident a longtemps nié les valeurs et les vertus. Cette plante symbolise survie et résistance pour les populations qui la cultivent. Ce journal s'inscrit dans le prolongement de notre action de sensibilisation aux réalités des pays du Sud et à l'importance du dialogue Nord-Sud.

Equipe de rédaction: Diane Delafontaine, Sandra Dewaleyne, Michel Luntumbue, Caroline Matagne, Aline Wauters / **éditeur responsable:** Martin Van der Belen / **Lay-out Aki / Imprimé sur papier recyclé.**

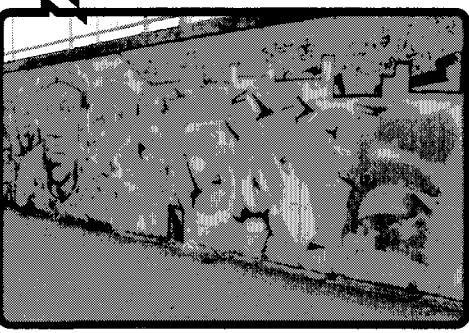
Illustration (p.1): Charley Case.

Abonnement pour la Belgique: 300 fb / France: 50 ff par an, au numéro de compte: 523-0402752-83, avec la mention "Abonnement Quinoa". Tout "don de soutien" de 1.000 fb et plus donne droit à un abonnement annuel et à la déduction fiscale.

Contact: Quinoa - ONG /

73 rue Bosquet / B-1060 Bruxelles / t. 32 2 534 4882 / f. 32 2 537 9661 / e-mail: quinoa@arcadis.be

LES MOTS DES VILLES



Des noms griffonnés sur les murs des villes et un flot de mots qui ouvrent la porte d'un monde de parallèle: l'univers du rap est dicté par des codes, vestimentaires ou linguistiques, qui le rendent parfois imperméable aux non-initiés.

Noir en Amérique, arabe, antillais ou simplement banlieusard de chez nous, l'univers hip hop dans sa globalité est un miroir à l'autre monde autant qu'un mode de vie.

© Photos: Fondation Jacques Gueux



LA LANGUE DES SIGNES

Lors de la préparation d'un chantier avec des jeunes belges sourds et malentendants - chantier qui devait se dérouler au sein d'une institution pour sourds et malentendants en Equateur - nous avons été interpellés par la richesse et l'expressivité d'une culture à part entière. Un choc culturel qui a également nourri notre vision de la différence, ainsi que notre manière de concevoir nos formations et la sensibilisation en matière d'éducation au développement.

La langue des signes est vraisemblablement aussi ancienne que le langage lui-même; elle a dû se constituer spontanément dès que deux sourds ont ressenti le besoin de communiquer. Tout être humain est capable d'articuler un nombre infini d'énoncés à l'aide d'un nombre fini de signes et des règles qui les gouvernent. La langue des signes est une vraie langue, elle permet de tout exprimer, y compris des concepts abstraits. Son vocabulaire est aussi riche que celui de n'importe quelle langue.

Les premiers écrits qui indiquent l'existence de la langue des signes datent de l'Antiquité grecque; Aristote (IV^e siècle avant notre ère) et Socrate (V^e siècle) l'évoquent sans la décrire. La première description précise est l'œuvre de l'abbé de l'Epée (1712-1789), qui étudie la langue des signes et établit une "méthode" dans un souci d'éducation des enfants sourds.

La langue des signes sera pourtant combattue et fera même l'objet d'une interdiction par un courant pédagogique dit "oraliste", qui prétendait apprendre aux enfants sourds à parler et à se conduire comme les entendants. Les entendants s'ouvrent difficilement au monde silencieux des sourds, qu'ils qualifient d'ailleurs de muets, car ils estiment qu'ils ne peuvent s'exprimer. Mais les sourds plaignent en retour les entendants, car ils ne portent aucune expression sur leur visage. La transmission de la langue des signes et de la culture qui lui est liée est principalement orale. Mais la langue des signes reste très peu représentée dans les médias audiovisuels. Culturellement, les enfants sourds sont isolés du reste du monde, et leur éducation souvent confiée à des professeurs qui ne maîtrisent pas la langue des signes. Sa reconnaissance comme langue à part entière, et l'apprentissage de la langue des signes par les enfants entendants pourraient contribuer à un changement d'attitude positif dans la société.

D'après P. Belissen et F. Legault Demare**

Certains signes ont une histoire qu'on a reconstituée avec l'aide de personnes âgées. Ainsi pour "signer la notion de voyager, on lève le bras et on ferme et ouvre plusieurs fois la main; ce signe provient sûrement du geste du cocher qui fouette les chevaux, et il s'est transformé au fil des temps, de même que les langues parlées évoluent. Le mot pour "femme" se forme en glissant véritablement l'index contre la joue, près de la bouche; on pense que ce signe dérive du geste que les femmes effectuent lorsqu'elles nouent leur foulard autour de la tête.

La langue des signes française diffère de la langue des signes américaine. Cette dernière recourt à la dactylographie, signes qui donnent les lettres de l'alphabet de la langue parlée. La langue des signes française n'utilise les lettres de l'alphabet que pour épeler un nom propre.

EXPÉRIENCE INDIENNE/ DÉSARMÉS FACE À L'ARGUMENT DU SACRÉ

Lors de notre tout premier chantier en Inde dans le Tamil Nadu, notre responsable de projet avait devancé d'un mois le groupe de volontaires belges pour se mettre au diapason avec les gens de l'ashram (communauté) où allait se dérouler le chantier.

Il était prévu que durant le chantier, nous participions à la construction d'une annexe pour l'école. Cependant, aucune démarche concrète ne fut entreprise après l'arrivée du groupe. Notre séjour coïncidait avec une fête importante. Il semblait que la seule chose que l'on attendait de nous, c'était que nous nous joignions aux réjouissances. Ce que nous avons fait volontiers pendant trois jours. Le groupe avait de plus en plus hâte de se mettre à la tâche, mais chaque jour une nouvelle excuse nous était donnée pour ne pas commencer. On nous occupa avec mille et une autres petites activités. Les réflexions fusaien dans le groupe: "Ils n'en n'ont rien à foutre", "Ils sont paresseux", "Que vont-ils faire de notre argent?" Face aux insistances du groupe, nos hôtes acceptèrent au cours de la dernière semaine que d'anciens murs soient abattus à l'endroit où on allait reconstruire. Les deux derniers jours, des fondations furent creusées. Le groupe quitta l'ashram peu satisfait des promesses de construction faites par nos partenaires.

Comme je restais un mois de plus, j'allais pouvoir témoigner de l'avancement du projet... Une semaine plus tard, toute une équipe d'Indiens arrivait sur le chantier et terminait cette classe en moins de 15 jours! Ce n'est que durant cette période, au cours d'un enseignement sur les fêtes hindoues de la région, que j'ai compris l'inertie apparente de nos partenaires: notre groupe était arrivé en plein mois du Navaratri, mois sacré pendant lequel il est bon de ne rien entreprendre de matériel et de prier le plus possible.

Aline Wauters, responsable du projet

REGARD D'UNE AMIE PHILIPPINE SUR NOTRE QUOTIDIEN

Georie, âgée d'une trentaine d'années, parlait parfaitement l'anglais mais n'avait jamais quitté son île. Elle n'y avait d'ailleurs même jamais revêtu...

Fille de paysans ayant eu la chance de faire des études en agronomie, elle avait rejoint très tôt une organisation qui se battait pour améliorer la situation des paysans dans sa région d'origine. Elle vint ici forte de l'expérience de trois chantiers aux Philippines avec différents groupes de Quinoa. Certains anciens participants s'étaient cotisés pour la faire venir trois mois en Belgique. Cette expé-

rience devait lui permettre de comprendre ce qui se passe de ce côté-ci de la planète.

Son séjour fut riche mais souvent douloureux. Nous n'avions pas pris le temps d'écouter ses attentes, voulant avant tout lui faire vivre ce que nous cherchons à vivre là-bas: s'immerger dans une autre culture. Georie n'avait jamais pris de vacances de sa vie et n'en concevait pas l'utilité. Elle était ici principalement pour faire connaître la situation difficile des paysans chez elle et trouver de l'aide financière pour les projets mis en route aux Philippines. Le reste était considéré comme futile et comme une perte de temps. Nous n'avions pas suffisamment pris en considération l'engagement total de Georie dans son combat. Mais elle ne dit rien et jugea très vite ce monde matérialiste, capitaliste, exploiteur et impérialiste. En effet, tout ce qui l'entourait ici où elle était reçue, ressemblait facileusement à la vie menée par les grands propriétaires terriens contre lesquels elle se battait chez elle: maison en dur avec voiture, TV, chaîne stéréo et téléphone individuel... Elle crut à un traquenard, à une manigance pour la soudoyer. Elle vécut dans l'anxiété, remettant en question les objectifs poursuivis par Quinoa et les gens qui y travaillaient. Il lui a fallut un mois pour retrouver la confiance et le cœur des gens qu'elle avait connu dans un autre contexte; deux mois pour expliquer clairement ses attentes et accepter avec un peu moins de culpabilité cette expérience d'immersion.

DRÔLE D'HISTOIRE DE CHEVEUX

Les gestes les plus anodins de notre quotidien peuvent revêtir une signification bien différente dans d'autres contextes culturels.

La rareté de l'eau fut à l'origine d'une bien plaisante équivoque, lors d'un chantier (construction d'une maison multifonctionnelle) au sein d'une communauté indigène des Andes. La gestion parcimonieuse de l'eau est l'une des contraintes permanentes et un apprentissage pour nos volontaires habitués à user, dans leur quotidien, de plusieurs dizaines de litres d'eau potable pour

leur toilette. Au bout de plusieurs jours de chantier, l'un de nos volontaires incommodé par l'état de ses cheveux souhaita se les laver, sans se douter de la signification qu'allait revêtir ce geste aux yeux de nos hôtes.

Dans la demi-heure qui suivit, l'unique camionnette du village était investie par une bonne dizaine d'hommes de la communauté. Se shampouiner les cheveux était, dans cette communauté isolée des grands centres urbains, un rituel annonciateur d'une visite importante à la ville!

M.V.D.B., Quinoa

LANGAGE TAMBOURINÉ D'AFRIQUE

Les messages tambourinés d'Afrique noire ravisent par leur musicalité et surprennent par leur efficacité linguistique.

Nombres de sociétés africaines font ou ont fait usage de ce mode de communication. Mais leurs codes ne sont pas les mêmes partout. En général, l'émission d'un message est le fait d'un spécialiste, qui sait frapper rapidement le tambour. Les messages sont compris par tous, à condition que le tambourinaire respecte un ensemble de règles. Les destinataires décoden directement le langage tambouriné en langage parlé.

Le principe des langages tambourinés s'appuie sur l'une des caractéristiques de l'immense majorité des langues d'Afrique subsaharienne, qui sont des langues à tons. Autrement dit, la hauteur à laquelle les voyelles sont prononcées est pertinente: le changement d'un ton entraîne une modification de sens: Pour passer du langage parlé au langage tambouriné, le tambourinaire élimine voyelles et consonnes, ne gardant que les tons de la langue. [...]

Les deux flancs d'un même tambour ont une épaisseur différente, si bien qu'ils émettent deux sons distincts. Chaque village possède une paire de tambours, et le chef en est le dépositaire. La portée des émissions de message dépend de l'heure et

des conditions météorologiques: elle varie de deux kilomètres, par mauvais temps, à douze kilomètres, juste avant le lever du soleil. La fonction des langages tambourinés est d'informer et de rassembler la population au point d'émission du message: ils annoncent un décès, une naissance, l'investiture d'un chef, un marché, un accident en brousse, etc. Ce répertoire n'est pas clos. La colonisation, notamment, a apporté de nouveaux types de messages: la collecte de l'impôt, l'arrivée d'un administrateur ou d'une équipe sanitaire, etc. Bien que gravement menacé de disparition comme nombre de traditions, il est souhaitable que ce mode de communication perdure.

D'après France Cloarec-Helis**

AUSSI À CUBA...

On retrouve une expression du langage tambouriné à Cuba, dans le culte syncretique des communautés d'origine africaine, communément appelé Santeria.

Dans ce culte des saints qui associe les divinités africaines - les orishas - aux saints de l'Eglise catholique, la communication avec les orishas se fait grâce aux batá, trois tambours sacrés toujours joués ensemble. Cylindres en forme de sablier, ils sont bimembraphones (munis d'une peau de

D'après François-Xavier Gomez***

POUR EN SAVOIR PLUS

Le métissage des langues, article in Libération, 8 et 9 avril 2000, pp 48 - 51

* Les langues du monde

Bibliothèque pour le silence, 1999

** Les musiques cubaines

Librio-musique, 1999

SUR LES TRACES DE BABEL

Depuis plus de deux ans, l'équipe de Quincoa suit avec intérêt le travail d'une amie sociolinguiste, Edith Sizoo, dont les recherches portent notamment sur la pertinence des traductions de textes qui se veulent à portée universelle; Déclaration des droits de l'homme, Charte des droits de l'enfant ou tout autre texte qui entend mobiliser autour de sujets clés tous les ressortissants de la planète. Cette démarche nous a semblé exemplaire pour illustrer les défis et les richesses de la confrontation des langues.

C'est dans le cadre d'une initiative intitulée "la tour de Babel" que se situe la traduction en profondeur d'une de ces chartes, elle-même intitulée: "Pour un monde responsable et solidaire".

Cette charte entend interroger les citoyens de la planète autour des enjeux d'ordre écologique, politique et social. Bien que conçu avec la collaboration d'une trentaine de personnes d'origines et de cultures différentes, le texte de base fut d'abord écrit en français avant d'être traduit dans d'autres langues. Ce document se révéla intraduisible dans bien des cas, tant il mobilisait des concepts et une vision du monde appartenant à une partie restreinte de l'humanité.

De manière générale, presque tout le texte devait être débattu et transposé dans des termes, valeurs et concepts qui puissent toucher les autres cultures. Que veut dire en effet le mot "monde" selon que l'on soit peul, maori ou allemand?

Les notions de "responsabilité" et de "solidarité" sont-elles comprises par tous de la même manière? Le texte de la charte insiste notamment sur la notion d'"égalité" si évidente en Occident et particulièrement chère aux français ("Liberté, égalité, fraternité"). Dans les témoignages qui suivent, Hamidou Aboucary Diallo du Sénégal apporte la vision singulière qu'en ont les Peuls. La charte aborde implicitement et à plusieurs reprises la notion du "nous". Cette notion comprend "je", l'individu, plus les autres (que "je" les connaisse personnellement ou non) qui d'une façon ou d'une autre partagent les intérêts énoncés dans cette charte. La notion du "nous" est culturellement plus compliquée qu'elle ne peut le sembler au premier abord. Grimaldo Regifo Vasquez apporte un éclairage sur la conception du "nous" propre aux peuples indigènes des Andes. Dans ce contexte particulier, la notion de communauté et de parenté exprimée par le terme "ayllu" ne se réduit pas à ce qu'on entend généralement par l'organisation sociale. Le degré d'identification ou d'articulation entre l'individu et la communauté peut ainsi devenir une source importante de malentendus ou d'hésitations face à la signature d'une charte, d'un contrat ou à l'engagement dans l'action.

Chaque mot porte une charge culturelle qui, au-delà de sa traduction (quand le mot a une traduction car ce n'est pas toujours le cas) parle aux gens d'une manière toute différente. Ces témoignages, rassemblés au cours de l'expérience de Babel ont été publiés dans un ouvrage intitulé: "Ce que les mots ne disent pas: l'art de l'écoute interculturelle". Ils nous éclairent sur les qualités nécessaires à toute démarche d'apprentissage d'une autre langue: à savoir, l'ouverture, la curiosité, l'humilité et l'écoute, afin de percevoir avec finesse le sens qu'elle donne aux mots.

Aline Wauters, Quincoa

ANDES: LE AYLLU

Pour les indigènes des Andes, le 'ayllu' est une communauté de parents se composant d'êtres humains ("runas"), de membres de la nature ("salqa") et de membres de la communauté des déités ("huacas"). Dans le "ayllu", l'activité de ses membres n'est ni modélisée de l'extérieur, ni le produit d'un acte de planification qui le transcende. C'est plutôt le résultat de "conversations" qui ont lieu entre les communautés des humains, celle des déités et celle des êtres vivants de la nature dans une atmosphère de profonde équivalence.

Le mot "parents" est étendu aussi aux plantes cultivées – à la "chacra". Les montagnes sont considérées comme les grands-pères, étendant ainsi la parenté à la collectivité des "huacas" (déités). Ainsi, le "ayllu" est vécu comme un groupe de parents "runas" (êtres humains), parents "chacras" (plantes cultivées), parents "salqa" (êtres vivants de la nature) et parents "huacas" (déités) qui vivent tous ensemble dans une seule maison, la "Pacha", qui les protège. [...]

La notion andine de "réciprocité" est le plaisir de donner et de nourrir / éléver avec affection. Ce n'est point une obligation contraignante dans le cadre d'un certain droit traditionnel ou d'une responsabilité de rendre ce qui a été donné. Puisque tous font partie de la famille étendue (à tous les êtres vivants), il n'y a pas d'orphelins dans le "ayllu" et la notion de solitude n'existe pas; à sa place il y a l'affection.

Grimaldo Regifo Vasquez

"EGAUX, NOUS NE COHABITERONS JAMAIS" (DICTON PEUL)

Dans notre culture, le déséquilibre consiste en l'essence même de la diversité de l'Humanité. Le déséquilibre est perçu comme la base de l'interdépendance, qui est nécessaire au maintien des rapports sociaux. Quand nous disons que nous ne sommes pas égaux, nous voulons dire que nous ne sommes pas les mêmes en termes "d'avoir" et "d'être". Chacun de nous doit avoir quelque chose que les autres n'ont pas (qualités humaines, biens matériels, moyens d'action, pouvoir). Autrement, l'échange serait impossible. Dans la vie en communauté, les choses que l'on reçoit sont bien plus abondantes que celles que l'on donne. L'équilibre est la somme des déséquilibres d'une société. Pour les Peuls, il ne faut pas se battre pour atteindre l'équilibre, parce qu'il est déjà là. Le déséquilibre est la base de l'unité et de la cohésion. Donc l'idée de se battre pour l'égalité et pour l'équilibre ne suscite pas l'enthousiasme, même si cette notion est expliquée en peul.

Hamidou Aboucary Diallo, Sénégal

> Quincoa ONG

73 rue Bosquet / 1060 Bruxelles / Belgique
tel +32 [0]2 534 48 82 / fax +32 [0]2 537 96 61
e-mail quincoa@arcadis.be

LA NOTION DE "SOLIDARITÉ" EN WOLOF

La solidarité s'étend aussi au monde des animaux et à la nature. La solidarité et la responsabilité sont des devoirs pour toutes les personnes qui ne veulent pas être mises à l'écart de la société. Ces notions font référence à la générosité, à l'hospitalité, à l'entraide, au partage et à la compassion. Le "partage" ("bokk") n'a pas, dans la société sénégalaise, cette connotation matérialiste qu'on veut lui donner. On partage aussi bien dans le bonheur que dans le malheur, on partage par l'affection, par des mots ou par une visite. Outre les relations humaines qu'elle met en exergue, la solidarité ou "j'appoo" renvoie également aux relations entre l'être humain et les animaux et entre l'être humain et son milieu naturel. Dans la société wolof, ces notions ne sont pas que des slogans, ils sont un comportement, une façon de vivre et d'agir.

Youssoupha Guye, Sénégal



PAS BESOIN DE "MERCI" EN HINDI

En Inde, les villageois construisent un puits ensemble sans y penser. On n'attend pas que l'autre dise "merci", parce que cela romprait la nature automatique de l'aide collective mutuelle. Elle se base sur un accord implicite mutuel au sein de la communauté. C'est pourquoi, dans certaines cultures, les mots ne se disent pas toujours parce qu'en étant prononcés, ils briseraient quelque chose. Les langues qui ont un mot pour dire "merci" représentent souvent des sociétés où ce partage mutuel ne prévaut pas.

Ghalib Hussein, Inde

VOUS AVEZ DIT INDIGÈNE?

Les mots et les paroles transmettent des informations mais reflètent également les rapports sociaux. Les mots situent socialement celui qui prend la parole et assignent une place à celui à qui l'on s'adresse. Pour exemple, le terme indigène – indigene – revendiqué par les peuples amérindiens d'Amérique latine comme symbole de leur dignité retrouvée à longtemps servit pour disculper d'autres peuples, dans d'autres contextes culturels. Dans le jargon colonial francophone, on disait "indigène" pour "naturel", "primitif", "inculte", etc. indigéné se veut porteur d'une noblesse et d'une dignité humaine que les mouvements politiques et sociaux amérindiens – des Mapuches au Chili en passant par les Quechuas d'Equateur, aux Mayas du Chiapas, etc. – entendent concrètement non seulement dans les lois mais aussi dans les faits. Au Mexique, la tendance persiste chez certains indiens (descendants des conquérants espagnols, métis citadins) à reculer du terme indio, considéré comme péjoratif et empreint de paternalisme par les amérindiens.

M.L. Quincoa

Edith Sizoo, Réseau Cultures